

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

III

CHLÉA

Le comte de Rocca Romana, le Saint-Georges de Naples se prend de querelle avec un colosse; le rendez-vous est indiqué à Castellamar. L'arme choisie est le sabre. Le colonel français se rend sur le terrain à cheval. Rocca Romana prend un fiacre, arrive au lieu désigné où l'attend son adversaire; le colonel rappelle à Rocca Romana qu'une des conditions du duel est qu'il aura lieu à cheval.

—C'est vrai, répond Rocca Romana. Je l'avais oublié; mais qu'à cela ne tienne, l'oubli est facile à réparer.

Aussitôt il dételle un des chevaux de son fiacre, saute sur le dos de l'animal, combat sans selle et sans bride, et tue son adversaire.

A l'époque de la Restauration, c'est-à-dire vers 1815 Ferdinand, grand-père du roi actuel, de retour à Naples, qu'il avait quitté depuis dix ou douze ans, voulut rétablir les gardes du corps. En conséquence, on recruta cette troupe privilégiée dans les premières familles des deux royaumes, et on les divisa en cinq compagnies dont trois napolitaines et deux siciliennes.

J'ai dit dans le "Spergare" et à l'article de Palerme, quelle est l'antipathie profonde qui sépare les deux peuples. On comprend donc que les Siciliens et les Napolitains ne se trouvèrent pas plus tôt en contact, surtout à cette époque où les haines politiques étaient encore toutes chaudes, que les querelles commencèrent d'éclater. Quelques duels sans conséquence eurent lieu d'abord; mais bientôt on résolut de confier en quelque sorte la cause des deux peuples à deux champions choisis parmi leurs enfants. On y voulait voir non seulement une haine assouvie, mais une superstitieuse révélation de l'avenir. Le choix tomba sur le marquis de Crescimani, Sicilien, et sur le prince Mirelli, Napolitain. Ce choix fut et accepté par les adversaires, on décida qu'ils se battraient au pistolet, à vingt pas, et jusqu'à blessure grave de l'un ou de l'autre champion.

Un mot sur le prince Mirelli, dont nous allons nous occuper particulièrement.

C'était un homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, prince de

Teora, marquis de Mirelli, comte de Conza, et qui descendait en droite ligne du fameux condottiere Dudoné di Conza, dont parle la Tasse. Il était riche, il était beau, il était p. ste; il avait, par conséquent, reçu du ciel toutes les chances d'une vie heureuse; mais un mauvais présage avait attristé son entrée dans la vie. Mirelli était né au village de Saint-Antimo, chef de sa famille. A peine eut-on su que sa mère était accouchée d'un fils, que l'ordre fut envoyé à la chapelle d'un couvent de mettre les cloches en branle pour annoncer cet heureux événement à toute la population. Le sacristain était absent; un moine se chargea de ce soin; mais inhabile à cet exercice, il se laissa enlever par la volée de la corde, et, au plus haut de son ascension, perdant la tête, pris par un vertige, il lâcha son point d'appui, tomba dans le chœur et se brisa les deux cuisses. Quelque mutilé ainsi, le pauvre religieux ne se traîna pas moins du chœur jusqu'à la porte, où il appela au secours; on vint à son aide, on le transporta dans sa cellule; mais quelque soin qu'on prit de lui, il expira le lendemain.

Cet événement avait fait grande sensation dans la famille, et cette histoire, souvent racontée au jeune Mirelli, s'était profondément gravée dans son esprit. Cependant il en parlait rarement.

Voilà l'homme que les Napolitains avaient choisi pour leur champion.

Quant au marquis Crescimani, c'était un homme digne en tout point d'être opposé à Mirelli, quoique les qualités qu'il avait reçues du ciel fussent peut-être moins brillantes que celles de son jeune adversaire.

Au jour et à l'heure dite, les deux champions se trouvèrent en présence: ni l'un ni l'autre n'était animé d'aucune haine personnelle, et ils avaient vécu jusque-là, au contraire, plutôt en amis qu'en ennemis.

En arrivant au rendez-vous, ils marchèrent l'un à l'autre en souriant, se serrèrent la main et se mirent à causer de choses indifférentes tandis que les témoins réglaient les conditions du combat.

Le moment arrivé, ils s'éloignèrent de vingt pas, reçurent leurs armes toutes chargées, se saluèrent en souriant, puis au signal donné, tirèrent tous les deux l'un sur l'autre: aucun des deux coups ne porta.

Pendant qu'on rechargeait les armes, Mirelli et Crescimani échan-

gèrent quelques paroles sur leur maladresse mutuelle, mais sans quitter leur place. On leur remit les pistolets chargés de nouveau.

Ils firent feu une seconde fois, et, cette fois, comme l'autre, ils se manquèrent tous deux.

Enfin, à la troisième décharge, Mirelli tomba.

Une balle l'avait percé à jour au-dessus des deux hanches; on le crut mort; mais lorsqu'on s'approcha de lui, on vit qu'il n'était que blessé. Il est vrai que la blessure était terrible; la balle lui avait traversé tout le corps, et avait, en passant, ouvert le tube intestinal.

On fit approcher une voiture pour transporter le blessé chez lui; on voulut le tenir pour l'aider à y monter; mais il écarta de la main ceux qui lui offraient leurs secours, et se relevant vivement, par un effort incroyable, sur lui-même, il s'élança dans la voiture en disant:

—Allons donc! il ne sera pas dit que j'aie eu besoin d'être soutenu pour monter, fat-ce dans mon corbillard!

A peine fut-il entré dans la voiture, que la douleur reprit le dessus, et il s'évanouit. Arrivé chez lui, il voulut descend comme il était monté; mais on ne le souffrit point. Deux amis le prirent à bras et le portèrent sur son lit.

On envoya chercher le meilleur chirurgien de Naples, le docteur Perzi; c'était un homme qui s'était fait dans la science un nom européen. Le docteur sonda la blessure et dit qu'il ne répondait de rien, mais qu'en tout cas, la cure serait longue et horriblement douloureuse.

—Faites ce que vous voudrez, docteur, dit Mirelli. Marius n'a pas jeté un cri pendant qu'on lui décérait la jambe, je serai muet comme Marius.

—Oui, dit le docteur; mais lorsque le chirurgien eut fini, avec la jambe droite, Marius ne voulut jamais lui donner la gauche. N'allez pas me laisser entreprendre une opération et m'arrêter au milieu.

—Vous irez jusqu'au bout, docteur, soyez tranquille, répondit Mirelli; mon corps vous appartient, et vous pouvez l'anatomiser tout à votre aise.

Sur cette assurance, le docteur commença.

Mirelli tient sa parole; mais, à mesure que la nuit approchait, il parut plus agité, plus inquiet; il avait une fièvre terrible. Sa mère le gardait avec deux de ses amis.

Vers les onze heures, il s'endormit; mais au premier coup de minuit, il se réveilla. Alors, sans pa-

raître voir ceux qui étaient là, s'appuya sur son coude et par écouter. Il était pâle comme un mort, mais ses yeux étaient dents de délire. Peu à peu ses regards se fixèrent sur une porte qui donnait dans un grand salon. Sa mère se leva et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

—Non, rien, répondit Mirelli; c'est lui qui vient.

—Qui, lui? demanda sa mère avec inquiétude.

—Entendez-vous, dit-il, j'ai vu de sa robe dans le salon... je suis malade. L'entendez-vous? Lorsque il vient, il s'approche de la porte s'ouvre... sans que personne la pousse... Le voilà... il se traîne sur ses pieds... il vient droit à moi... lève-toi, froc, moine, lève-toi... que vois-tu ton visage? Qui veux-tu? Parle... voyons... ne viens pas me chercher?... Où est-il?... la terre?... Tenez, voyez-vous? il lève les deux mains... frappe l'une contre l'autre... se rend au son creux... comme si elle n'avait plus de chair... Ké-ké-oui, je l'écoute, parlez-moi.

Mirelli, au lieu de chercher à fuir la terrible vision, se pencha au bord de son lit, comme pour entendre les paroles d'un étranger au bout de quelques secondes d'attention, pendant lesquelles il resta dans la pose d'un homme qui écoute, il poussa un profond soupir, tomba sur son lit en murmurant:

—Le moine de Saint-Antimo! C'est alors seulement qu'on rappela cet événement arrivé le jour de sa naissance, c'est-à-dire vingt-cinq ans auparavant, et qui conservé toujours vivant dans la pensée du jeune homme, prenait un corps au milieu de sa fièvre.

Le lendemain, soit que Mirelli eût oublié l'apparition, soit qu'il ne voulût donner aucun détail, répondit à toutes les questions qui lui furent faites qu'il ignorait complètement ce qu'on venait lui dire.

Pendant trois mois, l'apparition infernale se renouvela chaque nuit détruisant ainsi en quelques minutes les progrès que le reste du temps, le blessé faisait vers la guérison. Mirelli ressemblait à un spectre lui-même. Enfin, un jour, il demanda instamment à rester seul, avec tant d'insistance que sa mère et ses amis ne purent s'opposer à sa volonté. A neuf heures, tout le monde ayant quitté sa chambre, il mit son épée sur le chevet de son lit et attendit. Sans qu'il le sût, un de ses amis était caché dans une chambre voisine.